

La crise de la monarchie dans les chroniques du règne d'Henri IV de Castille (1454-1474)

ALICE CARETTE
(*Université de Grenoble*)

Résumé

Le règne d'Henri IV de Castille, marqué par une longue guerre civile, est l'un des plus troublés de la fin du Moyen-âge ibérique. Les chroniqueurs du règne, hostiles ou favorables au monarque, ainsi que ceux du règne suivant, présentent cette période comme celle d'une crise politique aiguë, en montrant que les fondements de l'ordre monarchique établis par la *Segunda Partida* d'Alphonse X y sont systématiquement bousculés. L'historien, d'abord témoin et victime de la crise, s'efforce ensuite d'en rechercher les causes, d'établir un diagnostic et de prescrire des remèdes. Une telle démarche lui permet de contribuer à la résolution de la crise tout en interrogeant et en renouvelant ses propres pratiques.

Mots-clés. Crise de la monarchie , Henri IV de Castille, *Segunda Partida*, Historiographie, Alfonso de Palencia, Diego de Valera

Abstract

The reign of Henri IV of Castile is one of the most troubled periods of the late Iberian Middle Ages. The chroniclers of this reign - favourable or hostile toward the king- and the following one depict that period as one of acute political crisis, demonstrating that, at the time, the founding principles of political and social order, established by the *Segunda Partida*, are systematically disregarded. The historian, at first witness and victim of the crisis, ends up trying to find its causes, formulating a diagnosis, and prescribing remedies. Such a process gives him the possibility to contribute to the resolution of the crisis while renewing his own practice.

Keywords. Crisis of the monarchy, Henri IV of Castile, *Segunda Partida*, Historiography, Alfonso de Palencia, Diego de Valera

Le règne d'Henri IV (1454-1474) est une période éminemment troublée de l'histoire de la Castille, notamment dans sa deuxième décennie, à tel point que le roi, en 1465, se voit privé de son trône au profit de son jeune frère, avant de le retrouver à la mort de ce dernier en 1468. Troublée encore, ensuite, au point de s'achever par un violent conflit de succession et une double guerre : guerre civile en Castille, entre partisans et adversaires d'Henri puis de sa fille Jeanne, guerre contre le Portugal, dont le roi, marié à Jeanne, réclame le trône de Castille occupé depuis 1474 par Isabelle. Le conflit prend fin en 1479, lorsque, victorieux du Portugal, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon restaurent l'ordre dans le royaume en soumettant l'ensemble de la noblesse à leur autorité. Le règne d'Henri IV est donc marqué par ce que l'on appelle aujourd'hui une « crise politique », expression ainsi définie par le *Trésor de la langue française* : « Situation troublée caractérisée par des transformations plus ou moins violentes (des régimes, de l'équilibre du pouvoir, des États). Mais le mot espagnol *crisis*, à l'instar sa traduction française, n'est appliqué au domaine politique que tardivement. Dérivé du latin *crisis* — phrase aiguë et ultime d'une maladie — lui-même issu grec *krinein* (séparer, discerner, juger, traduit en latin par *cerno*), *crisis* ne possède encore, à la fin du XV^e siècle, que ses deux sens originaux : celui de « jugement », que lui attribue Nebrija dans son *Vocabulario español-latino* de 1495¹ et qu'il possède encore en castillan actuel, et celui de changement brutal et décisif dans le cours d'une maladie. Dans son *Universal Vocabulario en latín y en romance*, Alfonso de Palencia donne ainsi la définition suivante : « Crisis : discussio vel salus percipienda terminus egritudinis ; inde creticus dies id est terminativus infirmitatum habetur »².

Le mot *crisis* n'apparaît donc pas dans les textes historiographiques de la fin du XV^e siècle, ni en castillan, langue de la majorité d'entre eux, ni en latin. Les idées qu'il exprime y sont pourtant omniprésentes : d'une part, parce que la situation de la Castille sous Henri IV y est décrite comme un état de bouleversement extrême qui remet en cause l'ordre établi et dont la société castillane entière est malade, au propre comme au figuré ; d'autre part parce que les chroniqueurs portent sur cette situation, qui bouleverse également leur métier, un regard critique sans complaisance, autrement dit un jugement permanent.

¹ « Juicio en griego : crisis », Antonio de NEBRIJA, *Vocabulario español-latino*, Salamanca, Arnao Guillen de Brocar, 1495, fol. LXVIv^o.

² Alfonso de PALENCIA, *Universal Vocabulario en latín y en romance*, Sevilla, Paulo de Colonia, Magnus Herbst y Thomas Glockner, 1490, fol. LXXXVIIIv^o. (« Discussion o cognocimento de salud termino de enfermedad », *id.*)

Les séquelles de la crise politique que traverse la Castille sous Henri IV se font encore sentir au début du règne suivant. Il en est donc question non seulement dans l'historiographie contemporaine des événements mais aussi dans les chroniques consacrées aux Rois Catholiques, dont les premiers chapitres justifient l'accession au trône de ces derniers. Ce travail s'appuiera donc sur un corpus constitué d'une dizaine d'œuvres consacrées aux deux règnes : le *Memorial de Diversas Hazañas* de Diego de Valera, les *Décades* d'Alfonso de Palencia, l'anonyme *Crónica Castellana*, hostiles à Henri IV, et la chronique officielle du règne (*Crónica del rey Enrique IV*, de Diego Enríquez del Castillo), le *Repertorio de Príncipes de España*, de Pedro de Escavias, et les *Hechos del Condestable Miguel Lucas de Iranzo*, favorables au monarque. Pour le règne des Rois Catholiques, je citerai la *Consolatoria de Castilla*, chronique en vers de Pedro Barba, les chroniques de Valera et Pulgar ainsi que les *Claros Varones de Castilla*, du même auteur, et, enfin *Bellum adversus Granatenses* (*Guerre de Grenade*) d'Alfonso de Palencia, tous favorables à Isabelle et à Ferdinand.

Cette étude montrera en premier lieu comment ces écrits se font l'écho, au-delà de leurs divergences idéologiques, des différentes manifestations de la crise de la monarchie, dont les principes, établis par la *Segunda Partida* d'Alphonse X, sont systématiquement bafoués. Elle envisagera ensuite la manière dont la crise de la monarchie entraîne une crise de l'historiographie, puis celle dont l'historien, qui en recherche les causes, en établit le diagnostic, en prescrit les remèdes et s'efforce de contribuer à sa résolution.

La rupture avec le modèle alphonsin

Si les textes n'utilisent pas d'équivalent espagnol de l'expression « crise politique », définie plus haut, le règne d'Henri IV, présenté comme un bouleversement majeur de l'ordre politique, semble bien correspondre à cette définition. Au XV^e siècle, la *Segunda Partida* d'Alphonse X constitue le socle légal de la monarchie castillane³; or les chroniqueurs, favorables ou non à Henri, font état d'une rupture systématique avec les principes établis par ce texte ; nous analyserons ici les principaux aspects de cette rupture.

³ Voir José Manuel NIETO SORIA, « La *Segunda Partida* en los debates políticos de la Castilla del siglo XV », e-Spania [En ligne], 5 juin 2008, mis en ligne le 27 mai 2010. URL : <http://e-spania.revues.org/9993> et Jesús RODRIGUEZ VELASCO « La urgente presencia de las *Siete Partidas* », *La Corónica*, 38, 2, (2010), p. 99-135.

La *Segunda Partida* définit l'essence, les fonctions et les devoirs du roi⁴, qui recourent largement ceux de l'Empereur⁵. À ce dernier, affirme le texte, il appartient de gouverner l'empire et d'y maintenir la justice. Ses devoirs sont au nombre de quatre : régler les conflits et garantir la cohésion sociale (« toller desacuerdo entre las gentes e ayuntarlas en uno »), légiférer, punir les criminels et, enfin, protéger la foi du Christ et combattre les ennemis de cette dernière. Vicaire de Dieu, il doit exercer la justice temporelle comme le Pape la justice spirituelle⁶. Le roi, également vicaire de Dieu, doit, de la même manière, garantir la justice et la vérité. En outre, le texte alphonsin, reprenant la métaphore organiciste de l'État issue de la philosophie politique antique, considère le roi comme la « tête » du royaume, qui doit commander à l'ensemble du corps du royaume⁷. Le roi doit encore rechercher l'intérêt commun (*el pro comunal*) plutôt que le sien propre, sous peine d'être considéré comme un tyran⁸. Le fonctionnement de la monarchie et l'ordre social reposent, par ailleurs, sur le principe fondamental d'obéissance au roi⁹.

Dès lors que ces principes sont bafoués, la crise politique est patente. Or, les chroniqueurs s'emploient précisément à montrer que le règne d'Henri IV balaie ces fondements de l'ordre politique et social, en mettant en avant, en premier lieu, l'absence de justice favorisée par le monarque. À ce sujet, Valera affirme ainsi :

La cosas ya dichas así pasadas, estos reynos quedaron en tan corrutas e aborrecibles costumbres que cada uno usava de su libre voluntad e querer, sin aver quien castigar ni reprehenderlo quisiese¹⁰.

Les chroniqueurs favorables à Henri déplorent également le règne de la désobéissance. En se référant aux jours qui précèdent la « Farce d'Avila », Pedro de Escavias écrit ainsi :

La desobediencia y codicia se acreçentavan, la lealtad se olvidava así que, de día en día, yvan las cosas a todo mal fasta que ya vinieron a lo peor y a cometer un fecho muy terrible¹¹.

⁴ Voir ALFONSO X EL SABIO, *Segunda Partida*, *op. cit.*, título I, ley V, fol. 4v°-5v°.

⁵ *Ibid.*, fol. 2v°-3r°.

⁶ *Id.*

⁷ *Ibid.*, ley V, fol. 4v°-5r°.

⁸ *Ibid.*, ley X, fol. 6v°.

⁹ *Ibid.*, Título XIII, ley XVI, fol. 38r°-38v°.

¹⁰ Diego de VALERA, *Crónica de los Reyes Católicos*, Juan de Mata CARRIAZO (éd.), Madrid, Centro de Estudios Históricos, *Revista de Filología española*, anejo VIII, 1927, p. 5.

¹¹ Michel GARCIA, *Repertorio de Príncipes de España y obra poética del Alcayde Pedro de Escavias*, Jaén, Instituto de estudios giennenses del C.S.I.C./ Diputación provincial, 1972, p. 357.

Henri IV rompt également avec la *Segunda Partida* dans son attitude à l'égard des musulmans de Grenade, ennemis de la foi chrétienne que le roi est censé combattre. Les chroniqueurs lui reprochent en effet de ne pas être assez agressif avec les Maures, au point, parfois, de les favoriser au détriment des chrétiens. Le chroniqueur le plus virulent à ce sujet est Alfonso de Palencia, qui lui fait ce reproche à maintes reprises, d'autant plus que le manque d'ardeur à combattre les Grenadins va de pair avec la division interne de la Castille. Il affirme ainsi notamment : « Verumtamen quod foris haud strenue gestum fuit bellum domi acrius omni perturbat »¹².

Comme le suggère Palencia, un autre des manquements majeurs du roi à son devoir est le fait que lui et ses proches suscitent la division du royaume, ce qui va à l'encontre du devoir royal d'assurer la cohésion sociale et de régler les conflits. Le biographe de Miguel Lucas, s'il ne reproche pas au roi d'en être responsable, déplore néanmoins, lui aussi, cette situation de division :

[...] los más principales criados suyos, y aquellos a quien su alteza avía criado y de pequeños pusiese en muy grandes estados, recreçieron en muy grande escándalos y divisiones ; [...]¹³

Un consensus existe également entre les chroniqueurs pour affirmer que le règne d'Henri IV est celui de la tyrannie. Palencia évoque par exemple, dans le récit de l'année 1464 — en relayant les paroles de l'Archevêque de Séville — la nécessité d'en finir avec la tyrannie d'Henri (« propulsandae tyrannidis »), ou encore la crainte de la tyrannie et de la violence d'Henri qui ont poussé le comte de Plasencia, dans un premier temps, à reconnaître la princesse Jeanne comme fille légitime du roi¹⁴. Selon l'auteur de la *Crónica castellana*, les nobles conjurés considèrent Henri non seulement comme un tyran mais comme le responsable de la destruction du royaume : « al rey don Enrrique aborresçian como a destruydor del reyno e de la cosa publica del. E ally en Plasençia se entendio en la privaçion suya como de verdadero tirano [...] »¹⁵. Si Henri est qualifié de tyran par ses détracteurs c'est qu'il est, pour eux, le principal responsable de la crise. Pour les auteurs favorables au roi, c'est son versatile et ambitieux favori, le marquis de Villena Juan Pacheco, qui mérite ce qualificatif. Enríquez del Castillo évoque par exemple « el maestro don Juan Pacheco e los otros tiranos de su

¹² « fuit id ob timorem tyrannidis Henrici uiolentissimaeque eius potentiae se fecisse. » Alfonso de PALENCIA, *Gesta Hispaniensi ex annalibus suorum dierum collecta*, Brian TATE y Jeremy LAWRENCE (éds.), Madrid, Real Academia de la Historia, 1999, I, p. 147.

¹³ *Relación de los fechos del muy magnífico e más virtuoso señor el señor don Miguel Lucas, muy digno Condestable de Castilla*, Juan de Mata CARRIAZO (éd.), Madrid, Espasa Calpe, 1940., p. 266.

¹⁴ Alfonso de PALENCIA, *Gesta Hispaniensi*, op. cit., II, p. 292.

¹⁵ *Crónica de Enrique IV de Castilla*, María Pilar SANCHEZ PARRA (éd.), Madrid, Ediciones de la Torre, 1991, p. 155.

partido »¹⁶, tandis que Valera dénonce « la acostumbrada tiranía de los malos »¹⁷, encouragée par le roi qui, à l'article de la mort, refuse de désigner Isabelle comme son héritière.

De l'avis général, la crise politique atteint son paroxysme avec la « Farce d'Avila », parodie de cérémonie au cours de laquelle le roi, représenté en effigie, est destitué de ses attributs et détrôné. Cet épisode, stade ultime du désordre politique, équivaut à la mort politique d'Henri. Si, pour les chroniqueurs hostiles au monarque, cet événement est provisoirement salubre, ses défenseurs le perçoivent au contraire comme le comble de la trahison, telle que la définit la *Séptima Partida*¹⁸. Dans tous les cas, il est bien perçu comme une crise, c'est-à-dire une transformation majeure. Pedro de Escavias le qualifie ainsi de « mudança e novedad tan grande »¹⁹, tandis que le biographe de Miguel Lucas condamne de tels actes en les qualifiant d'« ynormes » (à prendre ici au sens étymologique) et « orribles »²⁰. Même Palencia, pour qui la déposition d'Henri est éminemment juste (« iustissima »), la qualifie néanmoins de « déposition extraordinaire » (« depositio admirabilis »²¹), tandis que Valera la présente comme un mal nécessaire, évoquant « la extrema necesidad en que todo el reyno estava para fazer la dicha dipusiçión, aunque con gran pesar e mucho contra su voluntad »²². Si le bien-fondé de la déposition est discuté, son caractère inédit, hors-norme, donc « critique » fait l'unanimité.

La crise spirituelle

La crise politique se double d'une crise morale et spirituelle. Si le roi est le vicaire de Dieu, l'ordre politique est un reflet de l'ordre divin ; la rupture de l'ordre politique va donc de pair avec celle de l'ordre moral et spirituel, qui se traduit par une inversion des valeurs et par le règne du mal.

Le mal, c'est d'abord l'emprise du corps et des désirs sur la raison. Dans ses *Claros Varones*, Pulgar écrit au sujet d'Henri : « el apetito le seõreava la razón »²³. Plus loin, il

¹⁶ Diego ENRIQUEZ DEL CASTILLO, *Crónica de Enrique IV*, Aureliano SANCHEZ MARTIN (éd.), Valladolid, Universidad de Valladolid, 1994, p. 171. Ailleurs, Enríquez del Castillo oppose « los que venian a lo servir [al rey] con mucho amor » et « la maldad de los caballeros tiranos. » *Ibid.*, p. 242.

¹⁷ Diego de VALERA, *Memorial*, *op. cit.*, p. 293.

¹⁸ ALFONSO X EL SABIO, *Séptima Partida*, Benito Monfort (éd.), Valencia, 1767, p. 37-38.

¹⁹ Michel GARCIA, *Repertorio*, *op. cit.*, p. 358.

²⁰ « [...] con muy ynormes y orribles actos ficieron un cadahalso fuera de la ciudad, y ficieron una estatua a semejança del rey nuestro señor, y quitaron a su alteça la obidiencia e ynsignias reales. » *Fechos del Condestable Miguel Lucas*, *op. cit.*, p. 267.

²¹ Alfonso de PALENCIA, *Gesta Hispaniensi*, *op. cit.*, II, p. 308.

²² Diego de VALERA, *Memorial*, *op. cit.*, p. 98.

²³ Hernando del PULGAR, *Claros Varones de Castilla*, Madrid, Ediciones de La Lectura (Clásicos Castellanos, 49), 1923, p. 10.

déplore la corruption généralisée des mœurs due à la division la société, puis dresse la liste des péchés qui ont envahi le royaume :

En esta división se despertó la cobdicia, e creció el avaricia, reinó la rapiña e disolvióse la lujuria, e ovo mayor logar la cruel tentación de la soberbia que la humilde persuasión de la obediencia, e las costumbres, por la mayor parte, fueron corronpidas e disolutas, de tal manera que muchos, olvidada la lealtad e amor que devían a su tierra, e siguiendo sus intereses particulares, dexaron caer el bien general de tal forma que el general e el particular perescía²⁴.

Henri, tête du royaume gouvernée par ses appétits, contamine en effet l'ensemble du corps de la société. Là encore, au-delà de leur divergences partisans, tous les chroniqueurs déplorent la propagation du désordre et du laisser-aller. Valera, dans son *Memorial*, évoque ainsi « los grandes malos e daños destes reynos »²⁵, tandis que Pedro de Escavias, partisan d'Henri, perçoit la « Farce d'Avila » comme une boîte de Pandore dont l'ouverture déclenche une transgression généralisée des normes sociales et morales :

Después desta mudança e novedad tan grande rresultó tanto escándalo e bolliçio en el rreyno a que non solamente los grandes cavalleros y medianos y menores, mas todos los pueblos çibdadanos y pelebeos fasta los religiosos de las órdenes se metieron en afiçiones [...]²⁶.

Au-delà des divergences sur les origines du mal, le constat est donc de nouveau le même : une fois le mal étendu à l'ensemble de la société, la corruption devient la norme. Ainsi, tandis que Valera affirme que l'injustice et la corruption des mœurs « ya eran convertidas poco menos en naturaleza [...] »²⁷, Palencia écrit quant à lui :

Quum deteriora in dies essent morum exempla et uix alia uia quam per foeda scelera ad honores uel opulentiam perueniretur, in regno Castellae omnibus fere illis qui ambitione afficiebantur coepit succedere industria pertinax turpitudinis maleque suada corruptio. Colloquia erant inter curiales praua, conuersatio honestatis expers, ac iudicium de uitute peruersum : nam tyrannidis appetitio prudentia nominabatur, dissolutio foeminarum pro gratia liberiore erat quod non pudore torperent neque eis esset perturbationi cum maribus illicite colloqui²⁸.

²⁴ *Ibid.*, p. 19-20.

²⁵ Diego de VALERA, *Memorial*, *op. cit.*, p. 61.

²⁶ Michel GARCIA, *Repertorio*, *op. cit.*, p. 358.

²⁷ Diego de VALERA, *Crónica de los Reyes Católicos*, *op. cit.* p. 5.

²⁸ Alfonso de PALENCIA, *Gesta Hispaniensia*, *op. cit.*, I, p. 58-59. (« Como lo ejemplos morales empeoraban cada día y apenas quedaba otro camino a los honores o a la riqueza sino por crímenes infames, en el reino de Castilla casi todos los hombres ambiciosos se entregaron con industrioso empeño a las malas obras o a corromper a sus prójimos con sus malas palabras. La conversación de los cortesanos era mentirosa, su trato deshonesto y su concepto de la virtud perverso: a la ambición tiránica se la llamaba prudencia y la promiscuidad e las mujeres se tenía por graciosa desenvoltura, que ni el pudor las enfriaba ni el trato con los hombres las azoraba. » *Id.*, p. [58-59]).

Face à ce tableau quasi-apocalyptique, l'historien, qui appartient à la société qu'il décrit, est forcé de réagir.

L'historien face à la crise

Le panorama historiographique du règne d'Henri IV, divisée en pro et anti-Henri, présente à première vue une hétérogénéité idéologique, reflet des divisions sociales dont l'ensemble des textes fait état. Les divergences sont cependant plus superficielles qu'il n'y paraît : au-delà des coupables qu'ils désignent, tous partagent une même conception de ce que doit être la monarchie, une même stupeur face à la crise politique, sociale et morale dont ils sont les témoins ; ils éprouvent aussi un même malaise face à cette crise et à ses effets sur leur travail. C'est pourquoi, au-delà de leur consternation, ils s'efforcent de la comprendre et d'y remédier.

Le chroniqueur médecin et le corps malade du royaume

La *Segunda Partida*, comme il a été dit, assimile la société à un corps dont le roi est la tête²⁹. Or les chroniqueurs, comme tous les lettrés de leur temps, sont imprégnés de cette représentation, qui facilite la compréhension des mécanismes de l'État. C'est pourquoi le discours sur le dysfonctionnement de la monarchie s'appuie sur un lexique et des images empruntés à la maladie et à l'épidémie. Palencia écrit ainsi :

Quin etiam tyrannidis diffusa pestis exemplo principis non modo in hominibus huius regni contagionem induxerit, sed per orbem maximam subministrarit maleficiendi licentiam, ita ut a primis seculis usque hac nunquam tam ampla creuerit malorum seges³⁰.

Le lexique de la maladie et de la putréfaction est également utilisé par les historiens favorables à Henri. Mais, chez Diego Enríquez del Castillo, c'est à la figure de Pacheco qu'il est appliqué. Le chroniqueur écrit ainsi, à son propos : « el rey lo había levantado del estiércol »³¹ et évoque, plus loin, las « dañadas entrañas del marqués de Villena »³². Mais ce

²⁹ « E naturalmente dixeron los sabios que el rey es cabeça del reyno, ca assi como de la cabeça nascen los sentidos, porque se mandan todos los miembros del cuerpo, bien assi por el mandamiento que nasce de Rey, que es señor e cabeça de todos los del reyno, se deven mandar e guiar, e aver un acuerdo con él para obedescerle e amparar, e guardar, e acrescentar el reyno. » *Segunda Partida*, *op. cit.*, titre I, loi 5, fol. 5r^oa.

³⁰ Alfonso de PALENCIA, *Gesta Hispaniensa*, *op. cit.*, I, p. 2. (« La peste de la tiranía, difundida por el ejemplo del príncipe, no solo contagió a los hombres de este reino, sino que por todo el mundo ha dado licencia al al que desde los primeros siglos hasta el presente jamás hubo tan copiosa semilla de maldades. » *Id.*, p. [2])

³¹ Diego ENRIQUEZ DEL CASTILLO, *Crónica de Enrique IV*, *op. cit.*, p. 221.

³² *Ibid.*, p. 229.

lexique n'est pas employé uniquement de façon métaphorique. Chez Palencia, dont la haine personnelle pour Henri IV transpire dans chaque page des deux premières *Décades*, le constat de la crise politique se double d'un discours médicalisant sur le goût d'Henri pour la saleté, l'immondice et la puanteur :

Odorum suauitas natura ei erat molestissima ; uerumquidem corruptatur rerum fetor pedorque equinus ex incisus unguularum frustis exhalans et coriorum perustio ceteraque huiusmodi atque horridiora ei pro delectamento erant. Innumeraeque eius pasiones hanc normam sequebantur, adeo ut sensus alios ex hoc uno iudicaretur³³.

Comme les autres chroniqueurs, Palencia évoque d'ailleurs à plusieurs reprises la maladie intestinale qui affecte le souverain³⁴, causée par un manque de tempérance dans les plaisirs de la chair. De fait, ce constat constitue une nouvelle rupture avec la *Segunda Partida* : cette dernière stipule en effet que le roi doit boire et manger avec modération et établit un lien entre sa tempérance et sa capacité à gouverner³⁵.

De même que la mort politique du roi est causée par une crise politique décisive, sa mort physique est due à une aggravation subite de sa maladie ; les chroniqueurs relatent d'ailleurs en détail l'ultime et violente douleur intestinale qui provoque son agonie. Si le récit précis d'Enriquez del Castillo se veut surtout conforme aux faits³⁶, d'autres racontent sa mort, comme ils évoquaient sa maladie, avec une certaine complaisance morbide. Outre le portrait définitivement dégradant du mourant dressé par Palencia et finement analysé par Madeleine Pardo³⁷, l'auteur de la *Crónica Castellana* écrit ainsi : « e al fin un subito fluxo de sangre le vino a que ninguna cosa pudo aprovechar como en dos dias toda la fuerça perdiere, de manera que torno tan diforme que era cosa maravillosa de lo ver »³⁸. Valera, quant à lui, insiste sur l'entêtement du roi à ne pas reconnaître Isabelle comme héritière ni à confesser ses pêchés, ainsi que sur les mouvements désordonnés du mourant, qui semblent à l'image de son règne³⁹.

³³ Alfonso de PALENCIA, *Gesta Hispaniense*, *op. cit.*, I, p. 6. (« Cualquier olor dulce le era molesto por naturaleza; en cambio, respiraba con delicia la fetidez de la podredumbre, el hedor caballuno de cascos de pesuña cortados, el cuero quemado y otras cosas por el estilo o aun más nauseabundas. Todas sus numerosas pasiones obedecían a esta norma. » *Id.*, p. [6])

³⁴ Une maladie « réelle mais dégradante et qui se prête aisément à une interprétation plus ou moins symbolique, est aggravée par le dérèglement de sa vie. » Madeleine PARDO, *Alfonso de Palencia, Historien. Etudes sur les Gesta Hispaniense*, Lille : Presses du Septentrion, 2002, p. 357.

³⁴ *Ibid.*, p. 354-360.

³⁵ ALFONSO X EL SABIO, *Segunda Partida*, *op. cit.*, Título V, ley II, fol. 12v^o.

³⁶ Voir Diego ENRIQUEZ DEL CASTILLO, *Crónica de Enrique IV*, *op. cit.*, p. 398-399.

³⁷ Madeleine PARDO, *Alfonso de Palencia, Historien*, *op. cit.*, p. 354-360.

³⁸ *Crónica de Enrique IV de Castilla*, María Pilar SANCHEZ PARRA (éd.), *op. cit.*, p. 476.

³⁹ « Oydas estas cosas por el rey, ninguna cosa respondió, más comenzó a reboluense en la cama, torciendo la boca e los ojos, moviendo los braços a una parte y a otra, e comenzó de temer, como ya su muerte fuese cercana. E luego fue mandado poner el altar, pensando provocarlo a deuoçión, e ni por esto mostró señal de católico, ni menos arrepentimiento de sus culpas y pecados. » Diego de VALERA, *Memorial*, *op. cit.*, p. 293-294.

Face à la maladie de la monarchie, à la fois propre et figurée, l'historien est d'abord lui aussi en souffrance car il ne peut plus exercer son métier dans des conditions satisfaisantes. Partisans ou détracteurs d'Henri IV, tous les chroniqueurs sont, d'une manière ou d'une autre, victimes de la crise qu'ils déplorent tous. Pour Enríquez del Castillo, les difficultés sont d'ordre matériel. Il est en effet séquestré et on lui confisque son texte, ce dont il se plaint dans son prologue tout en réclamant l'indulgence du lecteur :

[...] Por sy aquesta corónica no fuese tan copiosa y conplida como deve de las cosas que dieron en la prosperidad del rrey, primero que le viniesen las duras adversydades, meresco ser perdonado con justa escusaçión, porque fuy preso sobre seguro en la çibdad de Segovia, quando dada por trayçión a los cavalleros desleales, donde me rrovaron, no solamente lo mío, más los rregistros con lo proçesado que tenía escripto de ella, visto que la memoria, segund la flaqueza humana tiene mayor parte de olvidança que sobra de rrecordaçión⁴⁰.

Pour Palencia, pourtant principal détracteur d'Henri et d'Enríquez del Castillo⁴¹, écrire l'histoire dans un tel contexte est source de souffrance pour des raisons morales. Dans le prologue de ses *Décades*, il affirme en effet que la qualité esthétique et intellectuelle de son œuvre pâtit de la bassesse des faits qu'il doit relater, au point de le pousser à remettre en question l'exercice même de sa profession :

Magna cum voluptate qui retuli iamdudum antiquitatem Hispanae gentis cogor nuper scribere quae calamus horret ; nimirumque si stilus prae foeditate rerum decidat atque obscuretur mens, quum nihil clarum offeratur. Sed diu anceps fuerim inter aterutram uel omittendi uel omittendi uel adeundi presentis historiae considerationem ; quippe hinc susceptum honus, illinc uero prmebat futurae dedignatio narrationis, et quod officium iusserat animus pariter aspernabatur⁴².

Le chroniqueur acteur de l'histoire

Une fois dépassé le stade du constat et de la souffrance, l'historien adopte face à la crise une posture pragmatique, afin de participer à sa résolution. Une telle démarche passe d'abord par la recherche des causes et, si la crise est l'aggravation d'une maladie, le règne d'Henri est présenté comme l'aggravation de celui de son père. La plupart des auteurs, en

⁴⁰ Diego ENRIQUEZ DEL CASTILLO, *Crónica de Enrique IV*, *op. cit.*, p. 132.

⁴¹ Palencia, présent à Ségovie lors de la victoire des partisans d'Alphonse en 1467, assiste à l'arrestation d'Enríquez del Castillo et à la confiscation de ses cahiers. Il qualifie ses annales de « innumeris mendaciis plenos » (pleines de mensonges innombrables) et Enríquez del Castillo lui-même de « mendax autor » (auteur mensonger). Voir *Gesta Hispaniensia*, *op. cit.*, II, p. 454.

⁴² *Ibid.*, I, p. 2. (« Habiendo referido con gran deleite en otro tiempo la antigüedad de la gente española, ahora me veo obligado a escribir cosas que hacen temblar la pluma ; no es extraño que decaiga mi estilo y se ofusque mi intelecto ante la vileza de la materia, que no ofrece nada glorioso [...] » *Id.*, p. [2])

effet, font remonter les origines de la crise à la jeunesse du prince, sous le règne de Jean II. Pulgar affirme ainsi : « Dios queriendo punir en esta vida alguna desobediencia que este rey mostró al rey su padre, dio lugar a que fuese desobedecido de los suyos »⁴³, tandis que Juan Barba, auteur de la *Consolatoria de Castilla*, chronique rimée dédiée à la reine Isabelle, affirme au sujet de la mort de Jean II : « Su presto morir nos dio mayor mal/Y nuestros pecados mayor turbación /[...] »⁴⁴. Le plus critique est évidemment Palencia, qui consacre plusieurs chapitres de la *Première Décade* à la jeunesse sauvage et dissolue d'Henri. Le premier commence par l'affirmation suivante : « Fuit iam temporibus Iohannis Secundi concessum ut multa quae diebus concurrerant Henrici facinora paternis immisceretur rebus »⁴⁵.

Au cœur de la crise, certains chroniqueurs adressent ensuite roi un discours prescriptif, afin de contribuer à la guérison du royaume. Le lexique de l'amendement est en effet récurrent, notamment lorsqu'il s'agit d'exposer les intentions des nobles conjurés contre Henri. L'un des textes les plus intéressants à cet égard est le *Memorial* de Valera, qui, dans un chapitre précédant le récit de la « Farce d'Avila », écrit ainsi :

Visto por los Grandes deste reyno cómo ninguna amonestación bastava para corregir la mala gobernación del rey don Enrique, y visto cómo las cosas yvan de mal en peor, y todo esto viniese en punto de se perder [...] fue determinado que el rey fuese preso⁴⁶.

Après le récit des événements d'Avila, l'auteur prend position de manière plus personnelle et se livre à une brève digression historique afin de rappeler d'autres cas de dépositions de souverains, dont Pierre I^{er} « le cruel », « el qual por su dura y mala gobernación perdió el reyno e la vida con él »⁴⁷. Ce rappel n'est pas isolé dans le *Memorial*. Ces exemples, en effet, sont également utilisés dans un précédent chapitre, où Valera reproduit une lettre d'avertissement qu'il avait adressée au souverain en 1462⁴⁸. Cessant d'être un simple narrateur, le chroniqueur, tout en justifiant sa démarche, endosse alors un rôle de conseiller :

⁴³ Hernando del PULGAR, *Claros Varones*, *op. cit.*, p. 18.

⁴⁴ Pedro M. CATEDRA, *La Historiografía en verso en la época de los Reyes Católicos, Juan Barba y su Consolatoria de Castilla*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1989, p. 178.

⁴⁵ Alfonso de PALENCIA, *Gesta Hispaniense*, *op. cit.*, I, p. 3. (« Ya en los tiempos de Juan II se permitía que muchos de los crímenes cometidos por Enrique en aquellos días buscasen las vueltas a su padre [...] » *Id.*, p. [3])

⁴⁶ Diego de VALERA, *Memorial*, *op. cit.*, p. 94.

⁴⁷ Diego de VALERA, *Memorial*, *op. cit.*, p. 98.

⁴⁸ « [...] conociendo el desagrado que los tres estados destes reynos tenían de su gouernación, temiendo lo que después acaesció, escreuí a su alteza la siguiente epístola [...] » *Id.*, p. 72.

[...] a vuestra Real Majestad suplico no quiera haber turbación en lo que diré, más con ánimo libre lo quiera mirar, y con gran discrecion remediar, como a tan alto príncepe como vos conviene [...]⁴⁹

Après avoir ajouté, plus loin : « si queréis, señor, saber quanto mucho vos cumple aqueste remedio poner, quered, señor [...] las antiguas y modernas historias leer y fallaréis que por muy menores causas de las ya dichas se perdieron grandes reynos y príncepes », il conclut sa lettre ainsi : « Suplicando a Nuestro Señor que así alumbre vuestro entendimiento porque a su servicio en paz y concordia gobernéis estos reynos [...] ; »⁵⁰. Le lexique de l'amendement n'est donc pas employé uniquement lorsque l'historien rapporte les propos des autres : il tient aussi un discours prescriptif à titre personnel.

Une autre situation dans laquelle un chroniqueur devient un agent de résolution de la crise est l'ambassade d'Alfonso de Palencia à Rome en 1464. Le chroniqueur officiel est alors délégué auprès du Pape par des nobles castillans mécontents afin se plaindre du roi Henri IV. Palencia lui-même fait le récit de cette ambassade à la première personne, en précisant: « acceptaui onus grauissimus sed religioni *remedioque* consentaneum »⁵¹. Le récit de cet épisode par Valera n'est pas moins significatif. Dans son texte, cet auteur précise en effet d'emblée que Palencia est chroniqueur (« coronista ») et qu'il est choisi comme émissaire en raison de « son éloquence et de sa connaissance des affaires de Castille », autrement dit, que le métier de Palencia le rend apte à une telle mission :

La qual narración Alonso de Palencia fizo a los dichos juezes elegante y prudentemente ; y vista por ellos, como quiera que antes de entonces los cardenales [...] favoreciesen la parte del rey don Enrrique [...] pero después que fueron certificados de los muchos grandes que al rey contrallavan, y de las cosas por él cometidas, vinieron a consideración de la gran paciençia que en tan grandes crímines se avía avido, y la calidad vergonçosa de aquellos, començaron a aprovar la lealtad y bondad de los grandes querellantes, deseando que en lo començado perseverasen, porque fuese corregida la tiránica gobernaçión del rey don Enrique ; [...]⁵²

La crise politique, on l'a vu, pousse le chroniqueur Valera, à revêtir, à certains moments de son récit, des habits de conseiller. Or, les propos qu'il tient ensuite sur les talents diplomatiques de son confrère donnent à croire que cette démarche ne relève pas d'une posture strictement ponctuelle et personnelle, mais, probablement, d'une vision plus générale du métier d'historien.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 74 et suivantes.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 75.

⁵¹ Alfonso de PALENCIA, *Gesta Hispaniensia, op. cit.*, II, p. 292. (« Acepté la carga, pesada pero conducente a la religión y al remedio. » *Id.*, p. [292]) C'est nous qui soulignons. Sur le récit de cette ambassade, voir Madeleine Pardo, *Alfonso de Palencia, Historien, op. cit.*, p. 63-64.

⁵² Diego de VALERA, *Memorial, op. cit.*, p. 90-91.

Conclusion

S'il existe des divergences partisans entre les chroniqueurs, le constat de la crise est unanime, et tous aspirent à un retour à la normale, avec, pour horizon commun, la *Segunda Partida*. L'historiographie castillane, miroir plus ou moins déformant de la vie du royaume, se nourrit en définitive de la crise politique. Elle force le chroniqueur à sortir de sa réserve pour devenir protagoniste de l'histoire. Le règne critique d'Henri IV est donc finalement fécond pour l'historiographie, à laquelle il permet de questionner ses fonctions et de renouveler ses pratiques.

La triple crise politico-juridique, sociale et morale qui caractérise le règne d'Henri IV, aux couleurs apocalyptiques, se résout, de l'avis de tous, avec l'avènement d'Isabelle. Cette dernière apporte au royaume santé, vertu et justice, comme l'exprime Juan Barba dans ces vers de sa *Consolatoria de Castilla* :

Vinieron con ella eternas saludes
A todos los reinos de nuestra Castilla
Vinieron con ella las grandes virtudes
la reta justiçia de gran maravilla⁵³

Chez Diego de Valera, l'expression du retour à l'ordre politique et de la guérison du corps de l'État se double d'un discours messianique. Non seulement l'auteur souligne, dans l'introduction de sa *Crónica* qu'Isabelle et Ferdinand remplissent parfaitement le cahier des charges du monarque établi par la *Segunda Partida*, mais il place leur arrivée sous le signe de la rédemption. Qualifiés de « remède » et de « consolation » aux maux de la Castille, ils sont en effet, selon lui, envoyés par Dieu pour protéger le royaume, faire régner la justice et combattre, enfin, les ennemis de la foi chrétienne⁵⁴. Lorsque la crise se résout, l'historien, soulagé et guéri, comme le reste de la société, peut de nouveau exercer son métier dans l'apaisement. On trouve l'expression de ce soulagement dans l'introduction de la *Guerre de Grenade* d'Alfonso de Palencia : l'insolent chroniqueur, une fois résolu ses conflits

⁵³ Pedro M. CATEDRA, *La Historiografía en verso*, op. cit., p. 174.

⁵⁴ « E como el clementísimo Redemptor nuestro oyese las continuas peticiones e anxiosos gemidos de los pobres e presos por los más poderosos, después de tanta tiniebla, quiso tan claro sol enbiarnos dándonos miraglosamente estos gloriosos santos príncipes rey e Reyna don Fernando e doña Isabel nuestros señores, para los reformar, conservar e acreçentar, e para punir e castigar los sobervios e destruir e desolar todos los enemigos de nuestra sancta fee católica ; porque se verificase aquella sentencia del bienaventurado Isidoro que dize : estonçes Nuestro Señor enbía los remedios quando los hombres no esperan averlos. » Diego de VALERA, *Crónica de los Reyes Católicos*, op. cit., p. 6

personnels avec la Reine, y exprime ainsi sa satisfaction professionnelle tout en se livrant à un éloge appuyé du couple royal⁵⁵.

⁵⁵ « Bellum adversus granatenses diu praeter missum : et demum avide resumptum scripturus : afficior ingenti laetitia, nihil minus quam olim angore collidebar : dum annalium multorum fuit opus obscura narrare facinora. Quippe cuilibet probe mentis viro per molesta est diurna infoelicitatis suarum partium recordatio. Pariter vero gesta conscribere felicissima iuvat erigitque mentem prosper successus rerum explicandarum. Igitur animus excitatur atque stylus stilus ob res scribendas acuitur. Qui ambo labefactari videbantur gentis nostrae incommoda recesendo. Conturbat namque affectus omnes longa calamitas nulla seu parva iocunditatis inter positione remorata idipsum tum infortunium virtus notissima duorum coniugum illustrissimorum propulsavit. Sicialiae serenissimi Fernandi regis huius nominis in ampliore Hispania V. Reginaeque Helisabeth heredis Regnorum Castellae at Legionis : [...] », Alfonso de PALENCIA, *Bellum adversus Granatenses*, Ms BNE1627, fol. 1r°. (« El placer con que emprendo la narración de las campañas contra los moros granadinos , largo tiempo interrumpida y hoy por fin afanosamente reanudada, solo es comparable a la repugnancia con que en otro tiempo me vi obligado a escribir los anales de sucesos harto vergonzosos. Porque para todo hombre de rectas intenciones es tan amarguísimo el recuerdo de la prolongada desgracia de su partido como agradable el relato de sucesos prósperos que comunicando elevación al espíritu, avivan la inteligencia y dan brillantez al estilo. Sin embargo, este mismo infortunio despertó las beneficiosas energías de los ilustres cónyuges don Fernando de Aragón y doña Isabel, escalrecida heredera de León y de Castilla [...] », A. de PALENCIA, *Guerra de Granada*, Antonio PAZ y MELIA (ed. y trad.), (éd. facs.), Rafael PEINADO SANTAELLA (éd.), Granada, Universidad de Granada (Archivum, 66), 1998, p. 1)